Document généré le 3 juin 2025 13:49

Études françaises

La lettre d'adieu

Daniel Guénette

Volume 31, numéro 2, automne 1995

Georges-André Vachon

URI : https://id.erudit.org/iderudit/035974ar
DOI : https://doi.org/10.7202/035974ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)
1492-1405 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Guénette, D. (1995). La lettre d'adieu. *Études françaises*, *31*(2), 17–22. https://doi.org/10.7202/035974ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La lettre d'adieu

DANIEL GUÉNETTE

Georges-André Vachon était un écrivain discret, auteur de récits et d'essais de qualité, et peut-être s'adonna-t-il avec bonheur à la poésie, lui qui lisait si bien les poètes. Je laisse à d'autres le soin de souligner les mérites de son œuvre.

Monsieur Vachon enseignait. Cet aspect de sa carrière mérite d'être évoqué. Les souvenirs suivants remontent au début des années 70. Mon professeur avait alors dépassé l'âge où la séduction peut tout naturellement apparaître comme le plus efficace des outils pédagogiques. Il ne cherchait pas, s'il l'avait déjà tenté, à convaincre quiconque de quoi que ce soit. Nul prosélytisme de sa part. À son affaire, c'est tout. Et à nous de le suivre. À vrai dire, il semblait n'avoir cure d'être ou non aimé. J'avais pour lui une vive admiration.

C'était l'époque du structuralisme : très peu pour lui, éloigné qu'il était des modes. Cet éloignement devait en faire une manière de solitaire, voire même de paria aux yeux de certains.

Parce qu'il ne nous écrasait pas avec son érudition, cet homme parvenait à nous initier, mine de rien, aux enjeux de la littérature. Comme tout chercheur, il frayait sa voie entre ignorance et savoir. Nous étions déjà bien engagés du côté de l'ignorance. Mais à la faveur de sa parole, il nous arrivait d'entrevoir quelques lumières. Certains d'entre nous prirent plaisir à le suivre dans les méandres d'une pensée dont l'interrogation était le principal moteur.

Un jour, notre lecture interrompue dans quelque passage difficile, notre professeur s'arrête à un mot. J'ai dit combien nous étions ignorants. Je tiens à souligner qu'il avait la délicatesse de laisser croire qu'il l'était tout autant que nous en face d'un texte. Il nous demanda de définir le mot en question. Nul parmi nous ne semblait savoir ce qu'était un «quinquet». On se taisait. J'avais entendu ce mot dans une

Études françaises, 31, 2, 1995

chanson de Léo Ferré. Je hasardai que des quinquets, c'était des yeux. Vachon m'adressa un beau sourire, fait d'étonnement. Sut-il, ce jour-là, qu'il me surprenait en flagrant délit de candeur ou me prêta-t-il à cet instant plus d'esprit que je n'en avais? Ma définition ne tenait aucun compte du passage que nous examinions. Il fallait prendre le mot au pied de la lettre, je n'en connaissais que le sens figuré.

Il disait d'un livre «écrit», qu'il était possible de l'ouvrir n'importe où, d'en lire au hasard quelques passages, que cela se tenait si le livre était solide, appuyé pour ainsi dire par la force interne de son style. Il le brandissait sous nos yeux et le tournait en tout sens, l'examinant sous toutes ses coutures, répétant le titre et encore le nom de l'auteur. Pour un peu, il l'aurait secoué. C'est qu'un livre était toujours pour lui une manière d'énigme. Qu'une chose comme la littérature pût exister paraissait relever d'une sorte de mystère.

Alors que d'autres professeurs utilisaient le tableau noir de façon systématique, lui s'y rendait occasionnellement pour y tracer un trait, voire même un seul point. Trait et point ponctuaient alors une pensée, une pensée toujours en mouvement.

Un auditeur pressé eût pu croire que ce discours tournait en rond. Fausse impression, bien que l'enseignement, par nature, y oblige quelque peu. Certes, il ne préparait pas ses cours comme d'autres qui se présentent en classe avec un objet fini pouvant resservir indéfiniment, et dont on ne polira que la forme session après session.

Au contraire, la parole de Vachon fascinait par son inachèvement, étant contemporaine de sa pensée. Aussi était-il parfois forcé de s'interrompre, de se taire durant un bref moment, l'air songeur, hésitant, allant même jusqu'à laisser sa phrase en suspens si d'autres avenues plus riches s'offraient à sa pensée. Une telle attitude est à mettre au compte de la rigueur.

Certains professeurs impressionnaient par leurs connaissances, il n'était pas moins savant; d'autres, par leur maîtrise de la langue, il pouvait autant qu'eux s'exprimer avec élégance et précision. Seulement, il nous conviait plutôt à hanter à sa suite le cœur d'un laboratoire où tout peut surgir, déceptions comme découvertes, car, il nous avait prévenus, les textes les plus intéressants sont ceux qui résistent à notre lecture.

Je lui sais gré de nous avoir permis de découvrir que la voie de la lecture est étroite et fort peu balisée, que chacun, comme dans la vie, s'y engage à peu près seul, qu'en fin de compte se pose toujours la question du sens, non seulement

du texte, mais de la démarche même de qui en fait la lecture, et bien entendu de qui écrit.

Nous parlâmes un jour en classe d'engagement politique. Celui-ci était-il conciliable ou non avec le travail de l'écriture? Il en doutait. Il cherchait un authentique écrivain dont les œuvres aient participé véritablement d'un engagement politique. Je risquai une réponse. Aragon était selon moi cet écrivain engagé. Sa poésie avait incité à la résistance pendant la Seconde Guerre mondiale. La moue de Vachon fut alors des plus instructives. Il était de ceux qui déposent en vous les germes de l'interrogation. En véritable maître, il suscitait le désir de la connaissance plus qu'il n'y répondait. À ce titre j'aime à penser qu'à l'instar d'André Breton, il fut une manière d'anti-père.

Comme il se doit, je quittai un jour l'université. Le hasard voulut, quelque temps plus tard, que je m'installe avec ma jeune famille dans la rue où il habitait. Au bout de quelque temps, ma femme et moi pouvions reconnaître sans hésitation son pas sur le trottoir, un pas lent et traînant. Je me précipitais à la fenêtre.

Parfois nous nous croisions. Nous bavardions un peu. Je pus lui dire combien j'avais apprécié son enseignement.

Au bout de quelques mois, je quittai la rue Kent. Je cessai alors d'entrevoir sa silhouette et je ne revis plus mon professeur que de loin en loin, façon de parler puisque mes rapports avec lui en matière de littérature, pour imaginaires qu'ils fussent devenus, allaient s'avérer des plus importants. C'est qu'il m'avait naguère encouragé dans la voie que je m'étais choisie. En commentant aimablement un poème que j'avais eu l'audace de glisser dans un de mes travaux; en disant à mon sujet quelques bons mots qui heureusement m'étaient parvenus, Vachon ne savait pas quel rôle, au moment où il en sortait, il s'apprêtait à jouer dans mon existence. Je pourrais reprendre ici à mon compte ces paroles qui ouvrent *Proêmes* de Francis Ponge : «Tout se passe (du moins l'imaginé-je souvent) comme si, depuis que j'ai commencé à écrire, je courais, sans le moindre succès, "après" l'estime d'une certaine personne.»

Jean Paulhan était le mentor auquel le poète faisait allusion, on aura deviné qui était le mien. Mais si Ponge établissait avec son aîné de véritables rapports de personne à personne, dans l'histoire que je raconte il en va tout autrement. Vachon devint à son insu, on l'aura compris, un *personnage*, une manière de Vachon imaginaire. D'autant plus imaginaire que je ne cherchai jamais à nouer de véritables liens avec ce maître qui ne se connaissait peut-être pas de disciple. Ne m'avait-il pas déjà donné tout ce qu'à titre de professeur il pouvait

donner? Je possédais certains de ses livres, je n'avais qu'à les relire pour que renaisse le charme de sa parole. Surtout, un Vachon imaginaire désormais m'accompagnait dans mes travaux d'écriture.

Je souhaitais pouvoir écrire un jour un ouvrage digne de ses exigences et de son plaisir, peut-être même le lui faire parvenir.

Il n'est pas ridicule de croire qu'à travers les lecteurs qui prendront connaissance du texte qui suit, et que je dédie à la mémoire de Georges-André Vachon, une partie de ce souhait, la dernière, puisse être finalement exaucée. J'invite son ombre silencieuse à venir se profiler une fois encore dans mon cabinet de travail, à s'asseoir dans mon meilleur fauteuil.

Le texte que vous lirez, cher André, donne la parole, pourrait-on croire, à un professeur qui, tout comme vous l'avez fait récemment, prend son congé. Ses traces, noires sur blanc, sont lettres inscrites sur la page. Peut-être aviez-vous en tête, avant de mourir, pareille missive à nous faire parvenir. Si tel était le cas, je me fais aujourd'hui messager de votre lettre d'adieu.

Chers amis,

L'heure des comptes pourrait bientôt sonner, la fâcheuse dès maintenant interrompre ce cours, tout aura été dit, je partirai en paix.

Voici mon petit sac finalement vidé. J'emporte avec moi cette lettre d'adieu, je la déposerai sur le pas de votre porte. Je sais qu'il vente fort, je la poserai pour vous au pied de cette pierre ou encore je graverai dessus mon testament de vent et de bonheur.

Le faix dont j'ai hérité jadis s'est accru au fil des ans, ce bois est désormais tout à fait sec. Faites-en un lit, quand elle sonnera; quand elle viendra, faites-en un lit. Cela conviendra bien à mon dernier repos.

Puis, mettez-y le feu.

Mais les fruits que j'ai cueillis, le jardin de patience où j'ai tant rêvé, mon seul bien, cela je vous le donne encore avec le vent dans les voiles du large. Soyez toutefois vigilants, il se creuse un abîme à leurs pieds quand seuls, un homme, une femme quittent l'enceinte de la cité. Des combats qui font rage au milieu des huées on sort

parfois indemne, rien n'est moins sûr dans la coupure des solitudes profondes.

Qu'il pleuve ou que cela soit en mai une journée de fiançailles, une journée d'oiseaux et de fleurs pour les pruniers, quand je serai dessous la pierre, je souhaite plus que tout entendre les pas de nouveaux amants sur la terre ferme, dans ce jardin, et qu'ils s'étendent bientôt sur l'herbe fraîche où, ma vie durant, je n'aurai eu de cesse d'attendre, plus beau que le prochain poème et clair comme ruisseau, le chant de grâce de l'ultime réconciliation.

Ce chant, si frêle qu'on le dirait fait de porcelaine, j'aurai enfin su qu'on l'attendait de moi. J'aurai appris que de sa leçon tout homme, toute femme sont maîtres; qu'elle est buissonnière son école; et de la vie et de la mort, elle fait ses bancs et tableaux noirs. On s'y instruit en sortant de chez soi, en ouvrant toutes grandes les grilles du jardin, en offrant à tout venant un banc sous les branches d'un chêne.

Et cela fut mon labeur, une tâche proche de l'alchimie, de tous malheurs cherchant à faire un bonheur et racontant à travers mille lettres diverses, et moi subissant tout autant de variations, l'histoire d'un homme désespéré qui, par la vertu d'une bonne parole, était reparti sur les routes en emportant avec lui le prochain poème, son prochain amour et une assiette de porcelaine que lui avait offerte son hôtesse, parce que l'espérance donne des ailes, sur laquelle assiette l'on voyait clairement deux poissons et une barque de pêcheur, ceci dans les lointains du fleuve qui s'évase, et cette barque m'attend.

Nous nous quitterons quand reluira là-haut l'étoile du couchant. Vous irez votre chemin et moi le mien. J'avais charge de vous et ce n'est pas sans peine que moi, le gisant, je m'étais redressé sur mon séant, Lazare, tuteur désormais de pupilles qu'on m'avait confiés. Or j'avais tant bu de cette eau mauvaise à boire, tant déliré dans les couloirs et les corridors, souffert à la vue du premier miroir venu, m'accusant de toutes les horreurs et les ayant réellement commises. Comment élever l'enfant à hauteur d'homme si l'on est tombé si bas? Je me le demandais et je ne savais pas.

Or il se trouva pour hisser les voiles et donner naissance à mon souffle nouveau, des fils et filles par centaines, pour me donner visage d'homme, des fils et filles par centaines. Et je sus enfin le formidable effort du saumon, sur lequel effort modeler mes propres efforts. Je vis la chèvre des monts, le faucon fondre sur sa proie : un pigeon déchiqueté dans sa nichée. Je vis le soldat abreuver les morts, les morts descendre dans les tombeaux et des fils et filles par centaines se rassembler pour danser de l'étoile du couchant à l'étoile du levant.

Maintenant j'embrasse les miens, je salue mes amis, ceux que le vent n'a pas clairsemés. On peut refermer la porte, la bibliothèque n'est pas morte, un cœur bat toujours dans la salle d'études. Mais j'ai surtout vu, alors que se couchait le soleil, un garçon et une fille revenir ensemble de l'école. Je fonde sur eux mes espoirs les plus grands. Je leur adresse un dernier sourire, puis j'emprunte au garçon cette bicyclette de trop qui est à ses côtés. Voyez comme je l'enfourche gaiement, vite devenant parmi les constellations cette poussière d'étoiles à peine perceptible qui s'étiole et disparaît enfin.